

## INTRODUCTION

*Il faut être poli avec la vie si vous voulez  
qu'elle le soit avec vous.*

Notre famille est l'une des plus anciennes de France et même d'Europe : elle plonge ses origines dans le Saint Empire romain germanique.

Aynard, le premier de mes ancêtres, vécut en Dauphiné vers 1070. Son fils, Sibaud I<sup>er</sup>, qui avait épousé la petite-fille d'Henri II, empereur d'Occident, participa à la Première Croisade en 1096. Son petit-fils, Sibaud II, prit la tête d'une expédition qui rétablit le pape Calixte II à Rome. En signe de reconnaissance, celui-ci attribua, par faveur exceptionnelle, à Sibaud et à ses descendants, en 1120, les armoiries et la devise de saint Pierre surmontées de la tiare papale. Leurs descendants héritèrent des charges importantes et héréditaires de connétable et de grand-maître du Dauphiné, jusqu'à la Révolution. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le pape Léon XII accorda aux Clermont le titre héréditaire de Princes romains.

Le comté de Tonnerre entra dans la famille par héritage de la comtesse Anne de Husson qui avait épousé Bernardin de Clermont à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Le titre de duc et pair héréditaire fut donné par lettres patentes du roi Charles IX en 1572 à Henri de Clermont-Tonnerre, qui fut

tué au combat l'année suivante, avant l'enregistrement au Parlement. Louis XVI rendit ce titre au maréchal de Clermont-Tonnerre par lettres patentes enregistrées en 1775.

En 1789, Stanislas de Clermont-Tonnerre, petit-fils du maréchal et filleul du roi de Pologne, fut l'un des premiers députés de la noblesse à l'Assemblée constituante, qu'il présida deux fois. Il fonda le parti des « monarchiens » d'inspiration anglaise.

Ma famille donna également à la France de nombreux hommes d'Église, parmi lesquels saint Amédée, prince-évêque de Lausanne et chancelier de l'empereur Frédéric Barberousse, vers 1160; François, pair-évêque de Noyon au XVII<sup>e</sup> siècle; et au XIX<sup>e</sup> siècle, Jules, cardinal-archevêque de Toulouse.

Elle fournit aussi maints hommes de guerre dont un maréchal de France assurant la charge de connétable au sacre de Louis XVI, un ministre de la Marine, puis de la Guerre sous la Restauration. Ce dernier prépara en particulier la conquête de l'Algérie.

Les belles-lettres ne furent pas non plus négligées, puisque François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, fut reçu à l'Académie. Claude-Catherine de Clermont, duchesse de Retz, appelée la « Quatrième Grâce » à la cour de Valois, fut choisie pour sa beauté et sa culture afin d'accueillir la délégation de Pologne venue offrir le trône à Henri III, qu'elle harangua en latin. Enfin, plus récemment, l'épouse de Philibert de Clermont-Tonnerre, Élisabeth de Gramont, publia des chroniques de la Belle Époque.

Si ma famille a plus de mille ans d'âge, elle a su s'adapter, de génération en génération, aux usages et à l'évolution des mœurs. Peut-être y a-t-elle même un peu contribué...

En cette aube du xxi<sup>e</sup> siècle, nous avons à peu près tout oublié des bonnes manières de l'Ancien Régime. C'est fort heureux. À Versailles, on ne marchait pas, on glissait ; on ne frappait pas aux portes, on y grattait, à tel point que les domestiques gardaient l'ongle de l'index plus long que les autres. En revanche, on crachait volontiers par terre et le premier venu pouvait, à quatre mètres du roi, assister au déjeuner du souverain, pourvu qu'il portât l'épée au côté. On pouvait d'ailleurs louer une de ces épées à la grille du palais où les Suisses et les gardes étaient en faction. De quoi faire pâlir les agents de sécurité de l'Élysée !

Lorsque, à la Restauration, les émigrés rentrèrent, qui de Londres, qui de Saint-Pétersbourg, et reprirent leurs anciennes habitudes, les Français, transformés par vingt-cinq ans de Révolution et d'Empire, crurent rêver : les vieux gentilshommes qui n'avaient « rien appris et rien oublié », le chapeau sous le bras gauche, se saluaient d'une inclination profonde suivie de trois petits pas glissés, puis d'une autre inclination, trois autres petits pas, troisième inclination... Cette politesse surannée faisait beaucoup rire !

Les mœurs changent donc et le savoir-vivre s'adapte. La politesse, elle, demeure. Intangible, comme la morale.

Les convenances ne sont nullement ce qu'il est « convenu » de faire, mais bien ce qu'il convient de faire. Les bonnes manières ont comme unique fondement le souci de ne pas gêner autrui, d'éviter tout incident, de se sentir à l'aise partout et, bien souvent, de venir en aide à son prochain dans l'embarras.

Quant à moi, je m'en tiens à ce que l'on m'a appris, sans en faire une religion. L'art de vivre consiste à s'adapter avec finesse à tous les milieux sans jamais paraître rustre ni prétentieux.

Certains des miens me reprochent parfois ce qu'ils nomment mes «extravagances», mais ils conviennent que, les années passant, ma conception des bonnes manières ressemble à la leur. Du reste, ma mère et ma grand-mère, tout bien considéré, n'avaient pas tout à fait la même approche du savoir-vivre.

«On doit se conduire, affirmait ma grand-mère, exactement de la même façon avec un duc et un maréchal-ferrant. La politesse est un absolu, elle ne se détaille pas.

— Mais, rétorquait ma mère, un élément affectif peut entrer en ligne de compte.

— Je ne vois pas pourquoi! Les bonnes manières l'emportent sur toute autre considération. La politesse est la première vertu et l'origine peut-être de toutes les autres. Elle précède le jugement et le fonde. On interdit à l'enfant de dire des gros mots, de voler, de parler la bouche pleine, de manquer de respect à ses aînés. Toutes ces règles se présentent pour lui identiquement. La politesse est donc antérieure à la morale, ou plutôt la morale n'est d'abord que politesse. N'est-ce pas Kant qui écrivit: "L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce que l'éducation fait de lui"? Les bonnes manières précèdent les bonnes actions et y mènent. La morale est comme une politesse de l'âme, un savoir-vivre, une étiquette de la vie intérieure, un code de nos devoirs, un cérémonial de l'essentiel. La politesse est, inversement, une éthique du comportement, un code de la vie sociale. Quel enfant deviendrait vertueux, sans cette agréable apparence et sans cette belle amabilité? Apprendre à un enfant à dire: "S'il vous plaît" ou "Merci, maman", c'est lui apprendre à être reconnaissant. Le respect s'apprend dans ce dressage. Il n'y a rien de pire qu'un enfant mal élevé.»

Et ma chère grand-mère de se tourner vers moi avec un clin d'œil complice : « Je me demande, ma chère Hermine, si ta mère t'a suffisamment dressée ! »

Je n'ai jamais été une petite fille modèle. De mille ans de traditions, il me reste quelques bribes, d'innombrables sermons, d'interminables leçons de savoir-vivre, des réprimandes et de bien rares félicitations.

Mon père, le duc de Clermont-Tonnerre, ancien officier de chasseurs alpins, parachutiste dans la Légion étrangère, et dont on devine le sens de la discipline, s'amusait de mes frasques. Il était bien le seul ! Ma mère était ferme, voire sévère. Cavalière émérite, elle avait souvent la cravache à portée de main. J'en garde quelques souvenirs cuisants. Il y a quelques années à peine, je lui ai demandé :

« Maman, pourquoi utilisiez-vous si facilement la cravache ? »

— Comme tous les pianistes, je dois protéger mes mains, me fut-il répondu avec un sourire espiègle. Elles sont si fragiles ! »

Ma mère, tenue d'accompagner mon père de régiments en garnisons, m'avait confiée aux excellentes sœurs de la Sainte-Croix de Jérusalem dans leur « Maison française », nichée dans la forêt de Compiègne. Je les taquinais tant qu'elles finirent par me renvoyer au prétexte que j'avais « détourné » le car scolaire. Oh ! rassurez-vous, ni sur Damas ni sur Téhéran. Nous passions les épreuves du baccalauréat et j'avais réussi à convaincre le chauffeur qu'il était inutile de nous ramener déjeuner au collège, puisque nous ne disposions que d'une petite demi-heure. Le café du coin me semblait parfaitement convenir !

J'évolue depuis des années dans des milieux très différents. Passionnée de moto et de rallyes automobiles, je côtoie des personnes de tous âges que j'apprécie beaucoup et qui ne ressemblent en rien à des aristocrates.

Je jette sur la politesse un regard « personnel », un peu plus moderne que celui de mes parents ou de la génération précédente. Un peu différent, sans doute, mais cependant respectueux des principes essentiels.

Les règles que j'énonce sont faciles à suivre ou à consulter. Elles vous éviteront bien des désagréments dans la vie et notamment celui d'être classé parmi les brutes et les snobs, avec ou sans quartiers de noblesse.

1

SAVOIR VIVRE AU QUOTIDIEN





## SAVOIR S'HABILLER AU FÉMININ

Si la mode masculine a toujours obéi à des règles strictes, le vêtement féminin est plus libre : il change, évolue selon les saisons, la mode et les époques, les designers. Depuis la guimpe montant jusqu'au cou, agrémentée d'une fraise de dentelle, des élégantes de la Renaissance jusqu'à la minijupe en Skai, la mode féminine est passée par d'innombrables variations.

### *Courte histoire de la mode*

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les femmes osaient d'in vraisemblables décolletés, même en plein hiver. Sous la Révolution, Mlle Lange, actrice célèbre, et son amie Joséphine de Beauharnais provoquèrent un scandale en remontant à pied les Champs-Élysées vêtues de « robes à la grecque », sortes de tuniques de linon transparent qui ne dissimulaient pas grand-chose de leur anatomie.

Tout change au début du XIX<sup>e</sup> siècle : l'émancipation du corps féminin prend fin. Avec la Restauration reviennent les corsets baleinés, serrés de lacets, qui font une « taille de guêpe » mais causent, en empêchant de respirer librement, une maladie aujourd'hui disparue : la chlorose. La jeune fille pâle et chlorotique fait partie de l'imagerie romantique au même titre que le poète tuberculeux.

Sous le second Empire, les robes deviennent de véritables cloches, très élégantes mais fort peu pratiques, étayées de cerceaux de métal appelés crinolines.

Dès 1881, les Anglais réagissent : le couturier Redfern s'inspire du costume masculin et invente le « tailleur ». À l'époque, il se compose d'une jaquette et d'un corsage, avec ou sans cravate, et d'une longue jupe droite. Très vite, cette tenue fait fureur à Paris. C'est aussi la première fois qu'un homme se mêle d'élégance féminine.

Dès 1906, Paul Poiret, l'un des prodiges de la haute couture, entreprend de libérer enfin la femme de la dictature du corset. La silhouette, échappée de son carcan, s'orne de couleurs somptueuses et de turbans.

1913 : le premier « défilé de mode » ! Il est dû à Jeanne Paquin, immortalisée par une chanson de Marie-Paule Belle : « Je suis braiseuse chez Paquin... »

Vient la Grande Guerre. Les préoccupations de l'Europe sont alors bien loin de la mode. D'ailleurs, le tissu est fort rare ; on taille ses vêtements dans de vieux rideaux ou, comme cela s'est vu, dans la toile des parachutes.

Juste après-guerre, en 1919, une certaine Coco Chanel s'installe rue Cambon. Elle ne jure que par le jersey, alors que son concurrent de l'époque, Jean Patou, défend les motifs géométriques très colorés. Matière contre couleur...

En 1925, la mode « garçonne » bat son plein ; la taille descend, les cheveux sont coupés court et les robes s'arrêtent au genou. Cette révolution de la mode féminine va gagner le monde entier.

Inutile de poursuivre cet historique dans le détail. Il faut cependant noter que les femmes créatrices de mode sont devenues de plus en plus rares et que les hommes ont pris leur place. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Rose Mett, fondatrice de la maison Torrente et l'une des dernières femmes « grand couturier », explique qu'un homme « met en scène » la femme tandis qu'une femme l'« habille ». Les hommes seraient plus doués pour le spectaculaire que les femmes. Exit donc la petite couturière de quartier...

## *Mode et élégance*

Aujourd'hui, la mode féminine a définitivement perdu cette rigidité qu'elle conserve pour les hommes. Une femme peut tout oser, tout porter... ou presque.

Les audaces de la haute couture doivent être réservées à des occasions particulières. Les défilés de mode parisiens sont des événements retransmis par toutes les télévisions de la planète. Mais qui oserait sortir dans la rue affublé en astronaute ou à moitié nu dans une tunique de gaze? Même une femme audacieuse se doit d'éviter la vulgarité et les fautes de goût.

Invitée à une soirée à l'ambassade des États-Unis, si je m'y présente en «santiags» et débardeur fluo, je serais sans doute la plus gênée de tous. Autant par les regards désapprobateurs qui ne vont pas manquer de se tourner vers moi que par mon «look», déplacé dans un tel lieu. Il existe en effet des règles vestimentaires correspondant à chaque situation et à chaque moment de la journée.

Suivre la mode, est-ce être élégante? Oui et non. Si je m'habillais comme ma mère – qui est fort chic, je n'hésite pas à le dire –, j'aurais immédiatement l'air d'un «bas-bleu». En revanche, si ma mère s'habillait comme j'aime le faire dans les soirées branchées, elle laisserait sans aucun doute les autres invités perplexes. Une robe se juge sur celle qui la porte : seyant merveilleusement à une femme de quarante ans, elle peut être grotesque sur une jeune fille de seize ans. Et vice versa.

Suivre aveuglément la mode conduit infailliblement au ridicule. Comme l'a écrit Rivarol dans ses *Maximes et Pensées*: «On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.»

## ***Les vêtements***

### *Le tailleur*

Indémoudable comme l'est le complet masculin, il constitue la base de la garde-robe féminine « pour un âge certain ». On vous pardonnera volontiers de le porter plusieurs fois de suite – nos armoires ne sont pas si grandes ! Mais il en faut au moins trois : un tailleur sport pour tous les jours ; un autre, plus classique, dans des tons sages, en tweed, en lainage, en jersey, ou même en velours, pour les repas d'affaires ; le soir, un tailleur noir fait toujours beaucoup d'effet. Les variations viendront du chemisier ou du top qui l'accompagne.

### *Le chemisier*

La soie imprimée, le cachemire et la popeline sont parfaits dans la journée. Attention cependant à ne pas mélanger les styles : on ne porte pas un chemisier de soie imprimée avec un tailleur à fleurs ! Pour le soir, on préférera le crêpe de soie, la mousseline ou encore le damas et le brocart.

### *Le pantalon*

La femme est-elle faite pour porter le pantalon ? À vrai dire, l'anatomie féminine ne s'y prête pas vraiment, à moins d'afficher la silhouette longiligne et presque masculine des mannequins des années 1970. Quant au blue-jean, pantalon universel et unisexe, il est incontournable, mais il ne va pas à tout le monde. Mieux vaut le réserver aux plus jeunes, aux travaux de bricolage ou, à la rigueur, aux promenades en forêt.

### *Le manteau*

Un seul manteau ne suffit pas. Il en faut au moins trois. Un manteau «sport» pour la vie de tous les jours, ceinturé ou non, et de la couleur que l'on voudra ; l'un de ceux que j'ai le plus admiré, porté par une femme célèbre dans le milieu de l'édition, était bleu, d'un bleu électrique qui n'aurait pas convenu à tout le monde, mais si admirablement coupé qu'on aurait dit qu'elle allait s'envoler à chaque pas.

Une femme élégante disposera également d'un manteau habillé pour le soir, d'un noir flamboyant ou d'un rouge profond, comme elle voudra, pourvu qu'il ne jure pas avec le reste de sa toilette. Il peut s'agir d'une pelisse, c'est-à-dire d'un manteau doublé de fourrure à l'intérieur, car le célèbre «manteau de vison» n'a guère résisté aux campagnes hostiles des défenseurs des animaux.

Un manteau de pluie imperméable, style Burberry's, est également indispensable. Mieux vaut laisser les cirés jaunes aux pêcheurs bretons.

### *Les chaussures*

Si flatteuses soient-elles à l'œil, les chaussures féminines doivent d'abord être adaptées au pied et à la silhouette. Un talon trop haut entraînera une démarche hésitante, incompatible avec l'élégance. Les souliers plats, le soir, ne sont guère plus flatteurs. Il est vrai que certaines femmes très grandes hésitent devant les talons hauts de peur de dominer la plupart des hommes...

Quoi qu'il en soit, les chaussures doivent toujours être impeccables, sans un accroc au talon, une tache de boue, ni la moindre éraflure.

Il existe des chaussures pour la marche et d'autres que l'on porte dans les salons. Vos gracieux souliers de

daim ne sont pas faits pour marcher dans la rosée ni sur la plage. Quant à vos bottes de chasse, elles ne conviendront pas sur un parquet en point de Hongrie.

Le bottier Lobb eut jadis à ce propos une réflexion merveilleuse en affrontant une cliente mécontente : cette dernière lui avait fait exécuter une paire d'escarpins de grand prix. Hélas ! ils ne durèrent qu'une soirée. M. Lobb considéra les merveilles, désormais informes, et déclara : « Je vois... Madame aura marché avec. »

Les mocassins accompagneront une tenue sport mais en aucun cas une toilette du soir. Les chaussures du soir peuvent s'agrémenter de perles, de paillettes... ce qui serait ridicule dans la journée.

Faut-il assortir les chaussures au sac ? Oui, si l'on ne quitte ni son sac ni son manteau. Sinon, il est préférable qu'elles rappellent les tons de la robe ou du tailleur.

En été, une plus grande fantaisie est autorisée par le biais des nombreuses formes de sandales ou de ballerines que les modélistes ne cessent de créer.

### ***Le sac***

S'il n'est pas nécessairement assorti aux chaussures, le sac ne doit pas non plus jurer avec elles. Cela tient à la matière dont il est fait. Un sac en crocodile – rappelons que le crocodile ne se cire pas, il se graisse –, même très beau, ne « supporte pas » des chaussures de daim. En revanche, des escarpins de chevreau noir s'accommoderont d'un sac d'une couleur différente, pourvu qu'il soit lui aussi en chevreau. C'est la raison pour laquelle il convient d'éviter la peau d'autruche, le zèbre, le plastique...